

ALEXANDRE GRETCHANINOF

par Marc Semenoff

La modestie est souvent le témoignage de la confiance en soi qui doit rester voilée. L'orgueil, la nécessité de paraître, le bruit que l'on cherche à faire — ne pensons pas aux tonneaux vides — procèdent fréquemment de la conscience très lointaine de son insignifiance ou de son peu de valeur ou enfin comme d'une anticipation, peut-être imprudente, sur le résultat des progrès encore à réaliser... Sage est celui qui, selon la parole de Lao-Tseu : « Inonde de lumière, pourra paraître ignorant ». Du haut au bas de l'échelle hiérarchique des êtres, mieux vaut laisser deviner, reconnaître la grande ou moyenne lumière que l'on porte...

Alexandre Gretchaninof est certainement un modeste. Lorsque la première fois nous le rencontrâmes à la représentation d'un opéra russe, au Théâtre des Champs-Élysées, un soir fin, narquois marqua son regard, et il prononça : « Vous me croyiez mort ? » Certaines phrases caractérisent un être.

Ne voulant pas aborder avec lui le problème pythagoricien des retours de nos âmes ici-bas, je me contentai de dire à Alexandre Gretchaninof que l'on pouvait, grâce au talent ou au génie, « renaitre » plusieurs fois au cours d'une seule vie, et je pris rendez-vous pour qu'il me parlât de son œuvre...

— Je suis né à Moscou, le 13-25 octobre 1864, me dit-il ce jour-là. Mon père était un marchand, ma mère une petite bourgeoise, richement douée, intelligente, mais tous deux, illettrés, sortaient d'un milieu obscur. Très musicien, mon père avec son esprit fort religieux fréquentait beaucoup l'église. De retour à la maison, après le culte, il « faisait le diacre » (diatchil), fredonnant et chantant des airs sacrés. Je connus ainsi les chants d'église et les aimai. A dix ans, je fis partie de chœurs et chantai, sans pouvoir lire mes notes : justesse de l'oreille. Certainement je serais devenu marchand de vins, comme mon père, si un ami de mon frère aîné (nous étions onze enfants), alors étudiant à l'Université, n'avait reconnu en moi des dons pour les études. Je pouvais aussi bien être un médecin, un juriste. Sur son conseil, j'entrai donc au lycée classique, à Moscou. J'avais alors neuf ans. Jusqu'à l'âge de quatorze ans j'ignorai qu'un instrument comme le piano existât. Vers cette époque seulement, et grâce à ma sœur pour qui on loua dix à quinze roubles par mois une vieille casserole, je connus enfin ce meuble magique. Bientôt, il fut impossible de m'en arracher. Un monde nouveau, miraculeux se révélait à moi. Pourtant, je jouai sans soupçonner que la musique incarnait à elle seule, ici-bas un univers, immense, grandiose...

Et voici que mon frère aîné épousa une jeune fille, élève du

Conservatoire de musique... J'avais seize ans lorsque j'appris l'existence à Moscou d'un Conservatoire et que je connus, avec les noms de Beethoven, de Haydn et de Mozart, certaines des œuvres de ces génies compositeurs. De ma belle-sœur, une pianiste, je reçus les premières leçons de musique et elle me fit vraiment progresser dans cet art. A dix-sept ans, j'abandonnai le lycée, passai des journées entières à mon instrument et finalement entrai au Conservatoire, au désespoir de mon père.

Celui-ci, en effet, espérait me voir devenir médecin. Il ne se représentait les musiciens que comme des violoneux grinçant leurs mauvais airs aux danses des mariages. Il me coupa les vivres. Je ne pus continuer mes études au Conservatoire que grâce à l'appui secret de ma mère. Kachkine fut mon professeur de piano et il se fit de mes dons une opinion exagérée. Après cinq années de travail, je passai au cours supérieur de piano, dans la classe du maître Saphonof. Lui, par contre, me jugea mal. En réalité je n'ai jamais été doué comme instrumentiste. Je le quittai pour Arensky, professeur de la classe de composition. Il partagea l'avis de Saphonof, il y eut brouille entre nous, et quelques semaines plus tard, je partis pour le Conservatoire de Saint-Petersbourg...

En 1889, je devins l'élève de Rimsky-Korsakof. Il m'apprécia tout de suite et ma volonté de travail grandit. J'achevai le cours en trois ans. L'exécution publique de ma cantate *Samson*, composition de sortie, eut un grand succès. L'année suivante, j'obtins un prix à un concours pour Quatuor à cordes. Les portes de l'éditeur Bielaïef s'ouvrirent pour moi. Mes premières romances parurent chez lui peu après, dans une édition où se trouvait ma *Berceuse* devenue si populaire. J'attirai aussi l'attention par des œuvres « chorales »...

Bientôt je m'attaquai à l'opéra. Le sujet de la byline *Dobrinia Nikititch* me séduisit. Je commençai l'œuvre en 1898 et l'achevai en 1901. Le troisième acte en fut exécuté à Petersbourg à l'un des célèbres concerts du comte Cheremetief. L'ouvrage plut et je signai tout de suite avec le Grand Opéra de Moscou un contrat pour sa représentation de l'œuvre intégrale. Celle-ci fut unanimement jugée par la critique comme foncièrement russe par le caractère populaire de ses thèmes et sa large instrumentation. J'avais auparavant soumis mon opéra au jugement de Rimsky-Korsakof. Voici un passage de la lettre qu'il m'écrivait, comme un maître à son élève : « Mon cher Alexandre Tikhonovitch, l'opéra produit sur moi l'impression la plus favorable. La plus grande partie respire notre âme russe et on y découvre en toute pureté l'esprit des bylines.

A mon avis, vous avez le mieux réussi les chœurs et les soli. Les pages sont très mélodieuses et s'adaptent presque toutes merveilleusement au chant. Aussi tout sera-t-il admirablement scénique, émouvant. J'y trouve, en général, l'influence de Borodine (du *Prince Igor*) et (je me permets de le dire) parfois la mienne — non partout, naturellement, cependant votre esprit personnel domine. Je me réjouis de connaître votre opéra et le considère comme œuvre précieuse dans la littérature musicale russe. »

Rimsky-Korsakof m'adressait ces lignes le 15 novembre 1902. Les premières représentations de *Dobrinia Nikititch* eurent lieu en octobre 1903.

Chaliapine chanta le rôle de « Dobrinia »...

Alexandre Gretchaninof s'interrompt un instant, visiblement ému à l'évocation de ce passé si proche et cependant si loin de nous par tous les événements de la guerre et de la révolution.

Et le compositeur poursuit :

« J'ai écrit un second opéra *Sœur Béatrice*, inspiré par l'œuvre de Maeterlinck (1908-10). Il fut joué à Moscou en 1912.

En même temps, je me donnai à des œuvres purement spirituelles : deux *Liturgies*, des *Vêpres*, une *Passion*. Je suis le premier en Russie à avoir composé de la musique religieuse pour chœurs, orchestre et orgue... Je travaillai à *Liturgia Domestica* en pleine révolution bolchevique, en 1918, année où M. Koussevitsky la fit exécuter au pays des Soviets. Ce même chef d'orchestre la joua au Grand Opéra de Paris, il y a trois ans. L'œuvre fut reprise à l'église Notre-Dame des Blancs-Manteaux, il y a deux ans, puis Salle Gaveau. Je vous rappelle aussi ma cantate : *Laudate Deum* pour orchestre, orgue, chœurs et solistes... Permettez-moi ce terme : je suis un « pionnier » de la musique d'église en Russie... »

Alexandre Gretchaninof me parla encore d'un autre aspect de son œuvre. Il a beaucoup écrit pour les enfants — des opéras comme *Rêve d'arbre de Noël* (actuellement épuisé), *Le bon abri* (Calvocoressi, traducteur) : *Le chat, le coq et le renard* (non traduit encore) ; des recueils de chants comme *Flocons de neige*, *Al-Doudou* (non traduit), *La Senté* (Calvocoressi, traducteur) ; *La Mère l'Oie* (dont 2 chants sont traduits par Jacqueline Dabreville et Marc Seménoff) — beaucoup de pièces d'enfants pour piano — musique de chambre et pour orchestre — quatre *Quatuors à cordes*, deux *Trios*, une *Sonate* pour violon et violoncelle, quatre *Symphonies*.

— Bien que j'aie soixante-six ans déjà, que j'appartienne à une génération bien ancienne, je me sens suffisamment averti pour discerner chez les modernes la vraie musique du manque de

teneur, du son superficiel. J'applaudis à toute nouvelle recherche dans l'art et suis tout ce qui se réalise sur les voies tracées par Stravinsky, Prokofief, Hindemith. Mais ne me croyez pas seulement indifférent à l'égard des ouvrages spirituels, où l'âme fait défaut. Que de fois me suis-je indigné devant des œuvres où l'écorce grattée, rien ne restait. Il me semble que l'esprit romantique disparaît à notre époque, et pourtant il y a réponse, sympathie dans nos âmes pour le romantisme d'un Tchaïkovsky, aujourd'hui partout exécuté, populaire et dont le nom égale ceux des plus grands

comme d'un Schubert, d'un Schumann... Depuis six ans exilé de Russie, souvent je laisse ma pensée me porter vers les lieux que j'ai tant aimés et, grâce à mon inspiration, je garde contact avec les profondeurs spirituelles russes dont les sources coulent de ce romantisme imperissable qui émane du Cœur... »

Alexandre Gretchaninof se tait, mais je crois utile, pour achever de donner ici cet extrait d'un article paru dans la revue anglaise *The Dominant* (Oxford University Press) et écrit par Leonid Sabaneef :

« Le compositeur est essentiellement un nationaliste en esprit, un Russe, possédant la perception russe de la musique qui, avant toute chose, reste intensément lyrique. Mais l'âme extatique » des Russes, les attentes apocalyptiques de Scriabine, la profondeur philosophique de Meltner, la douleur cosmique de Moussorgski, demeurent étrangères à l'âme tranquille et sereine de Gretchaninof. Ce dernier n'est pas un compositeur tragique : lyrique, son œuvre porte la marque d'une certaine vertu pacifique rarement rencontrée dans l'art russe.

Les sphères où il se sent vraiment chez lui, dans lesquelles il s'exprime véritablement, où il crée des œuvres magistrales sont celles de la religion et de l'enfant. C'est, en effet, dans sa musique d'église et dans ses compositions pour les petits que l'on trouve les plus belles pages de son œuvre. Créateur, novateur, dans ses *Liturgies*, il l'est de même dans ses « morceaux pour enfants » où sa pénétration de l'âme des fillettes et des garçons se montre étonnamment profonde. Pour cette raison, ces chants sont devenus extrêmement populaires... »

Alexandre Gretchaninof jouit de cette popularité surtout dans sa patrie et en Amérique. Nous sommes certains que le temps est proche où le renom de ce grand compositeur russe sera consacré en France aussi et son œuvre interprétée comme celle des Moussorgski, Borodine et Rimsky-Korsakof.

MARC SEMENOFF.



(Photo Emile Marcovitch)
ALEXANDRE GRETCHANINOF